

# **La prison de verre**

## **Derrière le miroir**

### **Tome 1**

#### **Chapitre 1**

##### **Les monstres n'existent pas.**

Du moins, c'est ce que j'avais toujours cru jusque-là. Mais avant de vous conter mon histoire, je dois vous expliquer le contexte dans lequel ma famille est passée d'une charmante bourgade du nom de Bruz en France à une misérable et terrifiante maison de coron située dans un petit village de Belgique. Je m'appelle Michaël Blanchart et, à l'époque, j'étais un adolescent de dix-sept ans passionné d'histoire. J'adorais lire des romans historiques mais j'étais également passionné par le paranormal. Bizarre ? Peut-être, mais j'étais fait ainsi. J'étais aussi très introverti, ce qui n'était pas pratique pour se faire

des amis, je l'avoue. Du haut de mon mètre quatre-vingts, j'avais tendance à intimider mes camarades, mais cette impression ne durait pas dès qu'ils se rendaient compte de ma timidité maladive. Le nez toujours dans mes bouquins, je m'étais donc forgé la réputation d'un géant solitaire. Un géant affublé d'une longue chevelure noire, d'un nez aquilin et des yeux bleu azur. Avant de quitter Bruz, j'étais inscrit dans une école catholique privée du nom de Providence. Mon père, Jean Blanchart, Français de naissance, travaillait au Crédit Agricole de Bruz. Il adorait son travail. Malheureusement, m'avait-il expliqué un soir, quand vous êtes performant, et mon père l'était, vous avez des problèmes avec ceux qui veulent en faire le moins possible et vous finissez par les gêner. Dix années ont suffi à mon père pour comprendre que seuls les « piranhas », comme il les appelait, s'en sortaient. Bien que la banque ait mis toute une politique en place pour le bien-être au travail, le bureau des ressources humaines était bien trop éloigné du terrain pour défendre efficacement ceux qui mettaient toute leur énergie et leur

temps au service du client. Ainsi, après une décennie d'heures supplémentaires, de pressions quotidiennes et d'exigences de plus en plus sollicitées, mon père avait fini par craquer. Il était rentré un soir, la mine sombre et les yeux rougis, et avait annoncé à ma mère qu'il allait démissionner. Il avait l'air si vieux, si fragile que j'en ai eu le cœur serré. A quarante-deux ans, ses tempes étaient déjà grisonnantes et il paraissait usé. Lui qui avait toujours été d'une nature enjouée, qui aimait rire et était d'un naturel optimiste m'a paru ce soir-là comme éteint. Je me souviens l'avoir vu s'asseoir en silence à la table de la cuisine, mettre son visage dans ses mains et fondre en larmes.

De toute ma vie, je ne l'avais jamais vu dans cet état. Mais il est vrai que quand on est jeune, on ne remarque pas toujours quand une personne va mal. Et comme mon père était toujours de bonne humeur quand il rentrait du travail, je ne m'étais jamais demandé si tout allait bien pour lui en général. J'étais dans le salon en train de faire mes devoirs et je voyais donc la cuisine. Ma mère, qui était en train de préparer le dîner, n'avait pas

répondu mais s'était avancée vers mon père et l'avait serré dans ses bras. Il avait l'air si désespéré que j'allais me lever pour le rejoindre mais je vis ma mère secouer la tête, m'intimant de rester à ma place. Tout en caressant doucement ses cheveux, elle le laissa s'épancher dans ses bras et quand ses sanglots se transformèrent en simples reniflements, elle lui donna un mouchoir et le rassura en lui promettant que tout allait s'arranger. Ils trouveraient une solution ensemble, comme ils l'avaient toujours fait. Elle était ainsi, ma mère. Toujours positive, toujours aimante, toujours disponible. Italienne de naissance, ma mère Sylvia Giorno était femme au foyer depuis ma venue au monde. Avant de rencontrer mon père, elle vivait en Belgique, dans un village appelé Péronnes Charbonnage. Elle venait d'une famille nombreuse d'immigrés italiens qui avaient travaillé dans les mines de charbon. Heureusement, c'était bien après l'horrible accident du Bois du Cazier, où plus de deux cent trente mineurs avaient péri dans un incendie souterrain. Son père et sa mère avaient mis tout

en œuvre pour scolariser leurs quatre enfants, et quand ma mère eut terminé ses études secondaires, elle décida de s'inscrire aux Beaux-arts de Paris et quitta donc son pays natal pour suivre ses cours, logeant dans un petit appartement partagé avec d'autres étudiants. C'est là qu'elle le rencontra. Il faisait un Master en sciences juridiques et financières. Ils eurent le coup de foudre immédiat. Oui, c'est un peu fleur bleue, mais c'est ainsi que mes parents m'ont toujours raconté leur rencontre. Et quand je les revois dans mes souvenirs, après tant d'années de mariage, je me dis qu'ils avaient raison. Que c'était ça le grand amour. Quand mon père fut enfin calmé, il sembla remarquer ma présence et se força à sourire en me demandant : -Alors, comment tu vas champion ? Comme d'habitude, il essayait de me rassurer. Je me levais et allais l'embrasser. Nous avions une très belle relation, lui et moi. Je lui répondis que tout allait bien et lui retournais la question. Il devait voir l'inquiétude sur mon visage car il se leva et me serra dans ses bras en m'assurant qu'il était simplement fatigué. Une voix se fit entendre à

l'autre bout de la maison. Ma mère se dirigea vers la chambre d'amis où se trouvait mon grand-père Antonio, que j'appelais Nonno. Mon grand-père vivait avec nous depuis le décès de sa femme, il y a de cela plus de vingt ans. Je n'ai pas eu la chance de la connaître mais mon Nonno m'en avait si souvent parlé que je me sentais proche d'elle sans l'avoir jamais vu.

D'après ce que ma mère m'avait raconté, sa mère Giulia était partie au marché et sur le chemin du retour, elle avait été percutée par un chauffard qui était sous l'emprise de l'alcool. Le choc l'avait tuée sur le coup. Mon grand-père ne s'en était jamais remis. Et quand il tomba malade, ma mère décida de mettre sa petite maison de coron en location et installa son père chez nous. Je me dirigeais également vers la chambre et vis que mon grand-père était assis dans son fauteuil et regardait ma mère d'un air interrogateur. Il avait dû entendre mon père pleurer et semblait inquiet. Ma mère le rassura et lui demanda s'il voulait se joindre à nous pour le dîner, ce qu'il accepta avec joie. Quand il était dans une de ses bonnes journées, comme il les appelait, il aimait partager

notre compagnie autour d'un bon plat et nos conversations étaient assez animées. Lui aussi était un fêru d'histoires et il n'était pas rare que je passe la soirée entière à discuter avec lui de tout et de rien mais surtout des sujets qui me passionnaient. Quand il rejoignit la cuisine avec ma mère, mon père se leva instantanément et lui avança une chaise pour qu'il s'y installe. J'aimais voir mon grand-père sourire. C'était plutôt rare à cette époque, son emphysème pulmonaire s'étant aggravé avec les années. Mais malgré ses souffrances, il était solide. Jamais il ne se plaignait et surtout il nous aimait. Rien ne lui faisait plus plaisir que de passer du temps avec nous. Il considérait mon père comme son propre fils et était toujours à l'écoute quand mon père lui demandait conseil. Ce soir-là, nous dînâmes dans la bonne humeur et le repas terminé, ma mère me demanda d'aller finir mes devoirs dans ma chambre. Je me doutais que mes parents voulaient parler de la situation avec mon grand-père donc je pris mon sac de cours, embrassai ma petite famille et montai dans ma chambre. Je laissai néanmoins ma porte

entr'ouverte dans l'espoir de capter quelques bribes de la conversation mais ma mère dut se douter de mon stratagème car elle avait refermé la porte menant au salon. Je m'installai donc à mon bureau et entrepris de me concentrer sur mon devoir de mathématiques. Après plus de deux heures d'efforts, je fermai mon cahier et entendis la voix de mes parents souhaiter une bonne nuit à mon grand-père. Ils montèrent à l'étage et j'entendis frapper à ma porte. Mon père et ma mère entrèrent, me demandant si j'avais fini mon travail et m'embrassèrent avant de regagner leur chambre. Ils ne me dirent rien de plus ce soir-là, mais leur expression me faisait dire que notre vie était sur le point de changer. Aujourd'hui, je me rends compte que j'étais loin de savoir à quel point. Plongé dans mes pensées, je me mis en pyjama et allai me coucher. Cette nuit-là, mon sommeil fut rempli de cauchemars mais quand je me réveillai le lendemain, je n'avais plus aucun souvenir de ceux-ci. La semaine qui suivit cette soirée se passa normalement. J'allai à l'école et mon père, ayant écrit sa lettre de démission le soir même où il



avait annoncé sa décision à ma mère, était parti au travail pour clôturer certains dossiers qui exigeaient sa présence. Ma mère avait accompagné mon grand-père à l'hôpital pour un examen de routine. Le vendredi, quand mon père rentra à la maison, il me demanda de rejoindre ma mère et mon grand-père dans le salon. Je descendis donc de ma chambre et allai m'installer sur le canapé. Mon père m'annonça qu'au vu de la situation, ils avaient décidé, ma mère et lui, de retourner en Belgique dans la maison de mon grand-père. Mes parents attendaient de voir ma réaction mais je ne savais pas quoi répondre. Devant mon silence, ils m'expliquèrent que leur situation financière ne nous permettait plus de vivre à Bruz et que le temps que mon père retrouve un emploi, mon grand-père lui avait proposé d'aller vivre dans sa maison, ce qui donnerait du temps à mes parents pour se remettre sur pieds.

Voyant que je ne répondais toujours pas, mon grand-père tenta de me rassurer en m'expliquant que la Belgique n'était pas si différente de la France et qu'il était sûr que je serais beaucoup

plus épanoui à la campagne. Sincèrement, je n'y voyais pas d'objections. Je leur dis donc que j'étais d'accord et ils parurent tous soulagés, ce qui me fit sourire. Mon grand-père me prit dans ses bras et m'embrassa en me disant que j'étais un bon garçon. Ma mère aussi était ravie. Mon père paraissait soulagé et me promit que tout cela serait temporaire et que c'était pour moi l'occasion de visiter un autre pays. Sur cette nouvelle, je regagnai ma chambre sans rien dire d'autre. La Belgique. Je ne connaissais rien de ce pays. Je me dirigeai donc vers mon ordinateur et fis une recherche. Quand le résultat s'afficha, je remarquai que c'était un tout petit pays à côté de notre chère France. Je tapai le nom du village de mon grand-père et tombai sur quelques images de petites maisons et d'étendues de champs. Ce n'était pas Bruz, c'est sûr. Mais je n'étais pas difficile. Après tout, ce n'était pas comme si j'avais une vie sociale et des amis à quitter. Rappelez-vous, j'étais le géant solitaire. En plus, j'étais curieux de voir l'endroit où ma mère avait grandi. C'est donc serein que je me couchai ce soir-là.